
Denise Aigle, Isabelle Charleux, Vincent Gossaert,
Roberte Hamayon (éd.), *Miscellanea Asiatica.*
Mélanges en l'honneur de Françoise Aubin/
Festschrift in Honour of Françoise Aubin

Sankt Augustin, Steyler Verlag, Institut Monumenta Serica, coll.
« Monumenta Serica Monograph », Series LXI, 2010, 811 p.

Benoît Vermander



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26248>
DOI : 10.4000/assr.26248
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014
Pagination : 103
ISBN : 978-2-7132-2467-6
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benoît Vermander, « Denise Aigle, Isabelle Charleux, Vincent Gossaert, Roberte Hamayon (éd.), *Miscellanea Asiatica. Mélanges en l'honneur de Françoise Aubin/Festschrift in Honour of Françoise Aubin* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 31 mars 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.26248>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Denise Aigle, Isabelle Charleux, Vincent Gossaert, Roberte Hamayon (éd.), *Miscellanea Asiatica*. Mélanges en l'honneur de Françoise Aubin/ Festschrift in Honour of Françoise Aubin

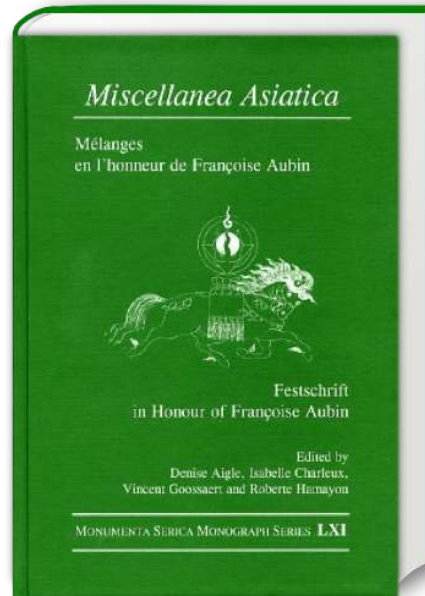
Sankt Augustin, Steyler Verlag, Institut Monumenta Serica, coll.
« Monumenta Serica Monograph », Series LXI, 2010, 811 p.

Benoît Vermander

RÉFÉRENCE

Denise Aigle, Isabelle Charleux, Vincent Gossaert, Roberte Hamayon (éd.), *Miscellanea Asiatica*. Mélanges en l'honneur de Françoise Aubin/Festschrift in Honour of Françoise Aubin, Sankt Augustin, Steyler Verlag, Institut Monumenta Serica, coll. « Monumenta Serica Monograph », Series LXI, 2010, 811 p.

- 1 S'il est un auteur qu'on ne présente pas aux lecteurs des ASSR, c'est bien Françoise Aubin : la bibliographie de ses contributions, incluse dans le présent ouvrage, ne compte pas moins de 1048 recensions publiées à la date du 11 septembre 2009, bon nombre d'entre eux l'ayant été dans cette revue. La profusion et l'érudition de ces comptes-rendus d'ouvrages ne sauraient dissimuler les lignes de force d'une œuvre dont les éditeurs de ce volume savent faire ressortir la continuité au travers même de l'étincelante diversité qui est aussi sa marque. Tout au long de sa carrière, la sensibilité interdisciplinaire et les compétences linguistiques exceptionnelles de Françoise Aubin la conduisent à arpenter aussi bien l'histoire ancienne et contemporaine du peuple mongol que celle de ses interactions avec les peuples et cultures qu'il rencontra. C'est l'étude de ces interactions qui allaient pleinement l'engager tant dans l'histoire des missions chrétiennes que dans celle de l'islam chinois, jouant un rôle pionnier en ce dernier domaine. Une autre caractéristique de son œuvre, notent les éditeurs de ce volume, tient à une démarche inductive qui fait de l'attention donnée à des objets ou des actions spécifiques la porte d'entrée privilégiée vers une culture, une transformation sociale ou un système de pensée : l'étude consacrée par Françoise Aubin au transfert de signification et de ressource opérées depuis la parure de l'épouse jusque vers la selle de cheval dans la Mongolie moderne constitue un exemple de sa « façon de voir », que les éditeurs ont relevé avec à-propos (p. 4).
- 2 Les champs de recherche parcourus par Françoise Aubin orientent la composition de ces *Miscellanea* : une première partie, « Des animaux et des hommes », est consacrée en grande partie au cheval mongol, au dressage animal et humain, mais aussi à la représentation du corps physique et familial. Parmi d'autres apports, Carole Ferret y esquisse avec succès tant la théorie d'une anthropologie des modes d'action que les principes d'un comparatisme « à bonne distance », tandis que Gaëlle Lacaze explore avec précision les notions de domestication et dressage qui font aussi l'objet de la contribution précédente. Parallèlement, Gregory Delaplace poursuit sa recherche sur la perception et la représentation de « l'invisible », dont le cheval est le « magnétomètre » – une croyance qui influe sur les technologies du dressage. La deuxième partie réunit des contributions sur l'Islam en Asie centrale et orientale. Outre des études centrées sur la double orthodoxie nationale et religieuse chez les Hui de Chine (Elisabeth Allès et Sachiko Murata), cette partie couvre un très vaste territoire géographique et culturel, d'une étude très détaillée sur les sunnites iraniens (Stéphane Dudoignon) au thème de la découverte du monde musulman dans le Japon des années 1930 (Haneda Masahi).
- 3 La troisième partie, « Études mongoles : droit, société et culture », réunit neuf études. Deux d'entre elles (Bettine Birge et Veronika Veit) explorent divers aspects de la



tradition légale mongole. Au centre de l'ouvrage, une grande étude de Jacques Legrand explore les interactions entre les empires nomades et la Chine du Nord, chacun des protagonistes y ayant puisé « des éléments essentiels d'identités qui, construites dans ces interactions, sont pourtant profondément propres à chacun d'eux, au point d'avoir souvent masqué ce qui les réunissait. » (p. 495) La même partie regroupe encore une étude d'Isabelle Bianquis sur les rituels d'État en Mongolie, une autre de Rodica Pop sur les fêtes rituelles liées à la nouvelle yourte, et une recherche particulièrement détaillée d'Isabelle Charleux sur les portraits anciens et modernes de Chinggis Khan, « divinité tutélaire partagée » (p. 441) par deux États et une mosaïque de groupes en quête de (re)construction identitaire. Deux autres études (Klaus Sagaster et Pierre Palussière) étudient certains éléments du corpus scripturaire et liturgique chrétien transposé en mongol.

- 4 La quatrième partie, « La Chine est ses autres » est assez composite. Je reviendrai un peu plus bas sur la contribution de Christopher Atwood portant sur la notion de « tribu » dans la Chine médiévale ; celle de Vincent Gossaert explore avec subtilité l'univers religieux d'un lettré chinois, Yu Yue (1821-1906) situé entre deux mondes et deux époques : sans participer aux cultes populaires il reste imprégné des récits « surnaturels » dans lesquels ces derniers trouvent leurs repères cognitifs, tout en restant fidèle à une discipline du corps et de l'esprit qui fonde l'identité du Lettré confucéen. L'étude de Claudine Salmon sur les réfugiés Song en Asie du Sud-Est au début des Yuan enrichit tant notre connaissance des loyalistes Song que celle des relations de la nouvelle dynastie avec les pays tributaires. La dernière partie de l'ouvrage, « Visions européennes de l'Asie orientale », débute par une remarquable synthèse de Denise Aigle sur la manière dont l'Occident médiéval a intégré sa connaissance progressive des Mongols, notamment les récits évolutifs sur le Prêtre Jean, à une vision eschatologique. Elle est suivie par une étude de Roman Malek sur l'intégration d'une figure royale issue des Classiques chinois dans le discours et l'exégèse missionnaires, étude sur laquelle je reviens un peu plus bas. Les trois dernières contributions du volume – lesquelles portent respectivement sur l'intégration d'éléments zoroastriens chez Rameau et Mozart, la contribution d'un savant latvien aux études sur l'Asie centrale, et l'expédition Roerich (1925-1928) au Tibet – restent un peu aux marges du volume (même si la dernière étude, due à Dany Savelli, illustre avec saveur comment une culture et un peuple – les Tibétains en l'occurrence – peuvent faire l'objet de violents changements d'appréciation dans la presse et les opinions publiques).
- 5 Le volume reste inévitablement marqué par son statut de « Mélanges », mais il est remarquablement bien composé, et les perspectives ouvertes par le croisement d'études de cas et de synthèses parfois ambitieuses sont des plus suggestives. Ainsi des rapprochements entre la synthèse de Jacques Legrand, déjà mentionnée, et la contribution, placée en tête de volume, de Guilhem André, Juliana Holotova-Szinek et Hélène Martin, laquelle démontre, par l'examen archéologique du mobilier ayant trait au cheval, que la société xiongnu n'était pas essentiellement pastorale et était fortement attirée par la civilisation chinoise voisine, autant au moins que par l'héritage eurasiatique. Surtout, on sent chacun des contributeurs désireux de choisir, pour honorer Françoise Aubin, le meilleur de sa « boîte à trésors ». De ce fait, la quasi-totalité des contributions est d'un intérêt marqué et gardera une place de choix dans les champs

auxquels elles appartiennent. On me pardonnera de ne mentionner un peu plus longuement qu'un tout petit nombre des vingt-huit contributions ici regroupées.

- 6 Roberte Hamayon (p. 185-207) se penche sur deux *ongon* – objets sacrés – que les nouveaux couples bouriates plaçaient traditionnellement à l'intérieur ou à côté de leur yourte : une peau d'hermine, et une autre de putois. L'installation de ces peaux semble aller de soi, puisqu'aucune explication n'en est fournie. L'enquête de Roberte Hamayon l'oriente d'abord vers les qualités sensorielles des deux mustélidés, qui pourraient en faire les protecteurs des bébés attaqués par les rats, assimilés souvent à des *ada*, des âmes de femmes mortes en couche ou autres défunts frustrés de leur aspiration à vivre. Une explication qui rencontre ses limites, puisque d'autres animaux, notamment le grand-duc, semblent être plus explicitement en charge de la chasse aux *ada*. L'auteur remarque alors qu'au moins l'une des deux peaux, celle du putois, est habitée par un esprit personnel, figuré par diverses décorations, et que ce « vieux au putois » n'est autre que le chamane ayant fondé le rituel d'investiture chamanique. Elle s'interroge ensuite sur le réseau symbolique ainsi établi entre les capacités des mustélidés, celles propres au putois, les devoirs réciproques de protection des familles qui sont impartis au chamane et de respect des rites chamaniques qui sont assignés aux familles. Si, en fin de parcours, le mystère des deux peaux n'est pas entièrement résolu, il n'en est pas moins clair que les esprits dont elles sont les réceptacles deviennent protecteurs du fait même d'être sollicités, « alors que les morts non reconnus nuisent. » (p. 204) Conclusion qui éveilla en moi un souvenir : j'avais été frappé, en enquêtant parmi les Nuosu de Liangshan (Sichuan), par le fait que les esprits bénéfiques l'étaient du fait même d'être nommés, tandis que les fantômes gloutons étaient par définition « innommables » (à l'exception de l'épouse injustement exécutée qui se trouve être à l'origine de leur engeance).
- 7 L'étude de Sandrine Ruhlmann sur les rites de naissance chez les Mongols Halh (pp. 225-247) s'enracine dans une attentive observation ethnographique et des rappels temporels précis : silence protecteur entourant la grossesse et la naissance (à l'hôpital), période d'isolement, et retour dans la yourte marquant le commencement des rites postnataux. Le mois suivant l'accouchement est consacré à la protection renforcée des orifices vitaux et au raffermissement des corps, mou (le nourrisson) ou amolli (l'accouchée). En même temps, cette dernière ne pourra ingérer de la nourriture grasse qu'à partir du repas de la célébration de la naissance, un mois après son retour sous la yourte. L'ensemble des nourritures consommées aura pour but de procéder par étapes à la fermeture et la reconstitution de corps qui vont se socialiser et se resocialiser. Cette « fixation » sociale correspondra à celle même de l'âme dans le corps. Une dialectique de l'ouvert et du fermé, manifestée dans les temps, les nourritures et les couleurs, assure la structuration des corps, la préservation du bonheur, la perpétuation de la société et la réincarnation des âmes.
- 8 La contribution de Christopher Atwood (p. 593-621) constitue une passionnante enquête sur les termes chinois *buluo* (apparu vers les II^e-IV^e siècles de notre ère) et *buzu* (apparu vers le X^e siècle), ordinairement tous deux traduits par *tribe*, *tribu* (aucun terme à la connotation voisine n'apparaît auparavant en langue chinoise, ni dans les récits de Sima Qian sur les Xingnu ni dans ceux de Ban Gu, quoi qu'il en soit de traductions fautives). L'enquête lexicographique révèle des complexités inattendues. Dans les langues occidentales, le terme de tribu, tel que l'ethnologie du XIX^e siècle en fixe ou du moins en suggère le sens, désigne un groupe social fondé sur des rapports de parenté. À

l'opposé, le terme de *buluo* s'applique originellement à un regroupement villageois sans liens de parenté visibles, capable de se transformer en milice par temps de guerre : pour les chroniqueurs du centre de l'Empire, contrairement aux Han, les barbares ne sauraient fonder leur organisation sociale sur la lignée patrilinéaire... L'apparition du terme de *buzu* traduit une appréhension nouvelle : il correspond à un regroupement qui cette fois est organisé autour de clans patrilinéaires (*zu*), mais est toujours capable de se transformer en milice (*bu*). Cependant, une lecture attentive de l'historien Ouyang Xiu (1007-1072) montre l'opposition récurrente qu'il introduit entre le *buzu* et le *shizu* (lignage), le premier fonctionnant sur la base de noms d'emprunt ou accordés par grâce impériale. Pour Ouyang Xiu, il existe une liaison de principe entre des lignages authentiques et solides, l'écriture (authentifiant les généalogies) et la formation d'un État puissant, fondé sur ces mêmes lignages et garant de leur perpétuation – une conception de la morale sociale qui l'amène à s'opposer à la « tradition inventée » des Cinq dynasties. Pour détaillée qu'elle soit, l'analyse de Christopher Atwood n'en doit pas moins faire appel à quelques conjectures, comme celle d'une possible création du terme de *buzu* par des dynasties frontalières en processus d'assimilation et en quête de légitimité. Mais, outre son intérêt ethnographique, la valeur de cette contribution tient au fait qu'elle redonne son plein substrat historique au renouveau généalogique survenu durant les Song du Nord et aux implications de pareille reconstruction quant au modèle politique promu par les dynasties qui suivirent.

- 9 Roman Malek s'intéresse à la « carrière chrétienne » de Cheng Tang, le premier roi de la dynastie Shang. La tradition chinoise qui s'y rapporte était propre à frapper l'imagination des missionnaires. Elle dérive du célèbre *Tang Gao*, partie du *Shujing*, au travers duquel le roi affirme l'existence d'un « caractère moral » chez tout homme, justifie sa mission rédemptrice par le mandat du Ciel, et appelle tout mal et péché habitant ses sujets à venir reposer sur lui. Ce principe « sacrificiel » de la royauté est développé par d'autres textes, aujourd'hui en partie perdus, et culmine dans l'offrande que le roi fait de lui-même pour conclure une période de sécheresse. Ces mêmes textes périphériques rapportaient également la naissance miraculeuse du roi, ainsi que sa capacité à inspirer à son peuple des comportements vertueux par l'excellence de la musique rituelle qu'il exécute. Outre le texte du *Shujing*, la connaissance de l'histoire de Cheng Tang par les missionnaires provient pour partie de cette tradition éparpillée, pour une autre de l'édition réalisée par Zhu Xi du *Zizhi Tongjian* de Sima Guang (1019-1086). Si Cheng Tang est simplement parfois simplement mentionné comme fondateur de la dynastie Shang, le caractère sacrificiel de sa mission est découvert et utilisé assez tôt. En 1668, Gabriel de Magalhaes évoque la naissance et la mission de Cheng Tang comme un argument utilisé pour répondre aux difficultés soulevées quant au mystère de l'Incarnation (p. 731), et Louis Le Comte l'invoque pour appuyer ses dires sur l'excellence de la religion chinoise primitive. Le détail des fautes que Cheng Tang prend sur lui est rappelé dans plusieurs œuvres, comme fournissant l'exemple d'un discernement moral relevé. C'est Giulio Aleni qui fait pour la première fois de Cheng Tang une « figure » du Christ humilié et crucifié, et Ludovico Buglio verra en lui un modèle de l'abstinence et du jeûne chrétien (voir l'illustration reproduite p. 740). Le figuriste Joachim Bouvet étendra encore la portée de l'analogie. Mais l'intérêt de l'article de Roman Malek est justement de montrer que la mise en lumière d'une *figura Christi* et de « figures » scripturaires en général ne se limitait pas aux seuls « Figuristes ». Il y a là un intéressant contrepoint aux études récentes sur les textes missionnaires de cette période, lesquelles insistent bien davantage sur la trame

aristotélicienne et thomiste au travers desquels les Classiques chinois étaient réinterprétés en vue de la construction d'un discours apologétique que sur la trame biblique, implicite ou explicite, qui était également présente dans pareille construction.

- 10 Une fois encore, la discussion de ces quelques chapitres ne reflète pas suffisamment la richesse d'un volume d'hommage dont la richesse est à l'image de la carrière et des apports de sa destinataire. Puisse-t-elle au moins encourager à s'y référer.